
3 1761 07988799 8

GEORGE GARNIR

# a Défense du Bonheur

COMÉDIE EN UN ACTE

EN VERS



PARIS

CIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1902

# La Défense du Bonheur

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

Représentée pour la première fois au THÉATRE SARAH-BERNHARDT,
le 12 décembre 1901.

DU MÊME AUTEUR

---

*Chez P. LACOMBLEZ, à Bruxelles.*

**Les Charneux,** roman de mœurs wallonnes (*épuisé*).
**Contes à Marjolaine,** un volume de nouvelles.

*A la librairie P. OLLENDORFF, Paris.*

**La Ferme aux Grives,** roman, 2e édition.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

**Jeanne-Marie Chassel,** roman.

---

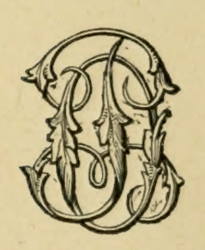
GEORGE GARNIR

---

# La Défense du Bonheur

COMÉDIE EN UN ACTE

EN VERS



PARIS

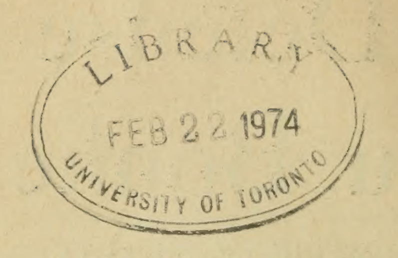
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

*Librairie Paul Ollendorff*

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—

1902




*Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur papier de Hollande numérotés.*

*A Madame*

*Sarah Bernhardt*

— G. G.

## ARTISTES QUI ONT CRÉÉ LES ROLES :

| | |
|---|---|
| JANE . . . . . . . . . . . | Mlles RENÉE PARNY. |
| CHRISTINE. . . . . . . . . | MADELEINE DOLLEY. |
| ANDRÉ, 25 ans . . . . . . . | MM. CHARLES LE MARCHAND. |
| HENRI, 30 ans . . . . . . . | LAURENT. |

L'action se passe de nos jours.

---

Toilettes de campagne.

# LA DÉFENSE DU BONHEUR

---

La terrasse d'un parc. Au fond à droite, un pavillon ; à gauche, une grille avec porte d'entrée donnant sur la route. Une table, deux causeuses. Sur la table, un coffret.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, ANDRÉ.

Henri entre du fond. Il est en costume de route. André est au second plan, lisant, accoudé à la table.

ANDRÉ, voyant entrer Henri.

Tu l'as conduite à la gare ?

HENRI.

J'en viens tout droit.

... Elle était très nerveuse ; elle m'a dit : « Il doit

Avoir quelque raison sérieuse et secrète
Pour m'éloigner ainsi deux jours, brusquement » Prête
A monter en wagon, elle hésitait si fort,
Disant qu'ainsi t'obéissant elle avait tort,
Que j'ai vu le moment où forçant l'aventure,
Elle allait avec moi reprendre la voiture
Et revenir ici.

ANDRÉ, souriant.

Depuis plus deux ans,
C'est la première fois qu'elle me quitte. Et dans
Cette surprise brusque où ce départ la jette
Je comprends que ce soit son cœur qui s'inquiète.

HENRI.

Brusque ?.. Depuis huit jours, je lis, moi, dans tes yeux
Je ne sais quoi de triste et quoi de soucieux ;
Or, la femme qu'on aime et qu'un mystère agace,
De sagace deux fois, devient cent fois sagace ;
Moi, je ne peux ni veux surprendre tes secrets ;
Elle, de tout savoir est sans doute bien près.

ANDRÉ, gravement.

Non, mon secret n'est pas de ceux que l'on dépiste :
C'est dans mon cœur fermé que ce mystère existe.

Une pause.

HENRI, sincèrement.

Je ne demande rien...

ANDRÉ, prenant un parti.

Et moi je te dis tout :

Souriant.

Ami sincère et sûr, écoute jusqu'au bout.

*Une pause.*

Christine, dont j'ai fait et l'amante et l'amie,
Christine, que tu sais de moitié dans ma vie,
N'est pas la seule qui, me tenant par la main,
Marqua près de mes pas ses pas dans mon chemin :
Quand le hasard me la fit trouver sur ma route
Quand, émue et ravie, elle se donna toute,
Quand, de cette maison où je vivais en deuil
— Voilà déjà deux ans — elle franchit le seuil,
Quand — pourquoi, je ne sais et, comment, je l'ignore —
Un lien se forma si fort qu'il dure encore
Et nous tient tellement l'un à l'autre enlacés
Que, par le cœur unis, par la chair fiancés,
Dans notre simple amour perpétuant l'idylle,
Nous ne crûmes jamais un mariage utile,
J'avais des souvenirs graves, chers et pieux.

HENRI.

Ce que tu fis pour elle est simple et généreux :
En assurant son sort, tu te donnas toi-même.
Elle t'aime et tu mérites bien qu'elle t'aime.

ANDRÉ, *plus mesuré.*

J'avais aimé déjà, comme on aime à seize ans,
D'un amour ingénu dont les sens sont absents...
C'est dans cette maison si vieille et qui m'est chère
Où, veillant près de moi, j'avais encor ma mère,
C'est dans cette si vieille et si chère maison,
Qui parlait à mon cœur autant qu'à ma raison,
Qu'enfant encore, vers moi plus enfant qu'elle,
Jane vint un matin de la saison nouvelle.

Fermant à demi les yeux.

Dans ce décor prédestiné
De prés, de bois et de vallées
Le premier amour, spontané,
Est né
Pour nos âmes émerveillées.

Dans nos rêves réalisés,
Gardant des puretés d'aurore,
Nous n'avons pas su les baisers
Osés
Dont la chair lasse pleure encore.

Mais, comme au vent frais du chemin
Frémit le feuillage du frêne,
Je frémissais lorsque sa main,
Soudain,
Se mettait à chercher la mienne.

J'ai découvert dans ses grands yeux,
Miroirs bleus de magicienne,
Des mirages plus merveilleux
Qu'aux cieux
Le nuage fol n'en promène

Et, d'un geste doux et fervent,
Caressant ses cheveux de soie,
Je restais muet, éprouvant
Souvent
Le besoin de pleurer de joie.

Tout passe!... quand, deux ans après,
Christine franchit cette porte,
Certes je cachai mes secrets
Regrets...
Pourtant Jane n'était pas morte...

HENRI.

Et pourquoi finit-il, cet amour si profond?

ANDRÉ.

Hélas, nos volontés se font et se défont,
Tels ces fils emmêlés qui, lorsqu'on les dégage,
Formant des nœuds nouveaux, s'emmêlent davantage.
Ainsi notre roman, notre roman divin,
Sans raison commencé, sans raison eut sa fin...
Venue en France avec sa mère, une créole,
— Son père résidant en une île espagnole
Dont la cour de Madrid l'avait fait gouverneur —
Jane avait dix-huit ans quand nous vint ce bonheur
De sentir sourdre en nous l'effluve magnétique
Qui, d'un cœur généreux, fait un cœur frénétique.
Pâles de leur exil, pâles de leur souci,
Les deux femmes avaient pris domicile ici,
Car nos mères, enfants, avaient été liées. —
Pour nos âmes, en cet Eden réfugiées,
Ce ne fut qu'une extase et qu'un ravissement,
Une sérénité d'étoile au firmament,
Un cantique éperdu qu'avec nos âmes roses,
Deux ans, deux ans entiers, chanta l'âme des choses.
Nous écrivions des vers charmants et hasardeux
Et comme nous avions de l'esprit tous les deux,

Nos vers, empanachés de rimes buissonnières,
Nous paraissaient toujours très beaux, étant sincères.
Pour maître, nous avions ces prés, ce val, ces bois...
Son esprit et son cœur embaumaient à la fois
Et je voyais fleurir, chaque jour, fleur sacrée
Dont la grâce ingénue était d'elle ignorée,
Le charme exquis et pur de sa féminité.

HENRI, souriant.

Ce qu'il advint, je le devine en vérité,
Mon ami ! Brusquement, quelque jour, affolées,
Jane et sa mère sont près du père appelées,
Du père seul et vieux, peut-être menacé ..

ANDRÉ.

.... Déjà mort ! Une main amie avait tracé
Le triste et vain appel de ce billet funèbre...
Messe noire du deuil que la douleur célèbre !
Oui, tout se rompt lorsque certains fils sont rompus :
Jane partit avec sa mère et je ne pus,
Moi que ma mère en pleurs retenait auprès d'elle,
La suivre dans la vie incertaine et nouvelle
Que le sort leur faisait dans des pays perdus !...

HENRI.

Et, depuis ce jour-là, tu ne la revis plus ?

ANDRÉ.

Dans l'adieu rougeoyant d'un soleil prophétique,
Blessure qui saignait sur la vieille Atlantique,
Le vaisseau l'emporta vers le rêve natal,
Vers ces îles, confins du monde occidental
Et personne, depuis, ne m'a plus parlé d'elle...
Ah ! qu'elle fut affreuse et qu'elle fut cruelle,

Cette heure où nous nous adressâmes nos adieux !
Le visage de Jane emplit encor mes yeux :
Elle me regardait, sans pleurer, grande et blême :
Elle disait : « Je t'aime » et je disais : « Je t'aime »
Enfin, d'une voix basse et qui ne tremblait pas,
Elle ajouta, se dégageant d'entre mes bras :
« Lorsque je serai loin, tu liras cette lettre ;
S'il faut qu'à notre amour l'un de nous deux soit traî-
Si la vie a raison de nos cœurs quelque jour, [tre,
Que cette lettre soit mon testament d'amour. »

HENRI.

Cette lettre disait....

ANDRÉ, prenant un papier dans le coffret.

La voici : Quelle étrange
Et folle émotion, depuis quelques jours, change
L'homme un peu rêveur mais souriant que je suis,
Tu vas le savoir par cette lettre. Prends. Lis.

HENRI, lisant.

« Puisque le sort nous clôt la porte
Du beau jardin de notre amour,
Comme de ta foi je suis forte,
De ma foi sois fort à ton tour.

» Ferme et frêle, je veux attendre
Ne m'écris pas, ne m'écris pas !
L'oubli ne peut nous désapprendre
Les mots que tu m'appris tout bas !

» Pourtant, si ce n'est là qu'un rêve
Et s'il faut à ces cœurs fervents

Des lettres se suivant sans trêve,
Pour qu'ils demeurent triomphants,

» Si, traversé d'une blessure
Que chaque jour vient élargir,
Il faut que notre amour abjure
L'orgueil serein du souvenir,

» S'il n'est qu'un doux et vain poème,
Un jeu joué par deux enfants,
S'il n'est pas dans notre être même,
S'il peut être usé par le temps,

» S'il n'a, cet amour, la puissance
De braver côte, rive et port,
De rire de la mer immense,
S'il n'est pas plus fort que la mort,

» Chère âme, si telle est la vie
Que rien ne persiste ici-bas,
Si s'aimer toujours c'est folie,
Courbons-nous, ne profanons pas !

» Ne m'écris pas. Sois fort ; sans doute
Je reviendrai, je reviendrai !
Je te rejoindrai sur ta route,
Un jour de moi-même ignoré.

» Je suis à toi comme une meule
Qui brûle est au feu dévorant ;
Je suis celle qui viendra seule
Un soir, baiser ton front souffrant...

» Je choisirai l'anniversaire
Du soir doux et triste où je pars ;
L'heure sera crépusculaire,
Avec de fins et lents brouillards.

» Combien de mois? Hélas, le sais-je ?
Viennent les hivers, les printemps,
Passent les étés en cortège,
Puisque je sais attendre, attends.

» Certes l'épreuve est redoutable ;
Mais il me semble, ô mon amant,
Que c'est mon âme impérissable,
Que je te confie en partant.... »

Un silence. Henri remet la lettre à André.

ANDRÉ, gravement.

Voici, voici venir l'heure crépusculaire ;
C'est aujourd'hui, c'est aujourd'hui l'anniversaire...
Et, du fond des cinq ans du cher passé défunt,
Cet amour m'étourdit comme grise un parfum.

HENRI.

Ah ! pour les jours de joie et pour ceux de tristesse,
Ayant auprès de toi la constante caresse,
L'étreinte des deux bras tièdes, souples et ronds
De Christine, ayant ses yeux fidèles et bons,
Ayant à tout instant et sans qu'on le demande
Cet amour vers toi seul, tendu comme une offrande,
Pourquoi songer encore au passé révolu?

ANDRÉ.

Pour un plus noble amour, mon cœur était élu...

HENRI.

Mais l'amour d'autrefois dans cet amour s'achève,
Et l'on vit de sa vie et non pas de son rêve...

ANDRÉ.

Quand ainsi l'on aima peut-on aimer deux fois?
N'est-ce pas insulter à l'âme de ces bois,
Au ciel serein, à tout ce qui sut nous comprendre?...
Et pourtant, hier encore, à l'heure pâle et tendre,
Où s'en vient le croissant s'argenter dans la nuit,
Voyant debout Christine auprès de moi, sans bruit,
Dans son peignoir blanc qui fait une tache blême,
Surpris, je me disais que peut-être je l'aime,
Soumise, tendre et sûre ainsi qu'est un ami,
Et qu'à laisser mon rêve en ses bras endormi,
A lui laisser le soin de fermer ma blessure,
Il n'est rien du passé que je nie ou j'abjure,
Et que j'eus bien le droit de refaire un bonheur
Avec ce qui resta des morceaux de mon cœur.

HENRI, pensif.

Oui, mieux vaut-il chasser ce souvenir suprême!...

ANDRÉ, secouant la tête après un instant de réflexion.

Ce serait comme si je m'abdiquais moi-même!
C'est l'Amour, c'est l'Amour, que dans Jane j'aimais.
C'est la femme en Christine. Et Christine, jamais,
Ne sera l'autre, que ma chair n'a point connue,
L'autre, dont je n'ai jamais vu l'épaule nue.
Je ressens de l'Amour le suave pouvoir
Rien qu'en songeant à Jane assise ici le soir!
En vain je chercherais à me tromper moi-même...

J'aime Christine, soit! — comme tout le monde
[aime.
Mais au cœur de mon cœur, oui, Jane seule entrait.
Et nous communions par le même regret,
Car nos âmes, malgré les mois et les années,
Ont dû demeurer sœurs, s'étant ainsi données.

HENRI.

Notre force est infirme et l'amour le plus sûr
Ne peut ainsi rester héroïquement pur...

ANDRÉ, secouant la tête.

Nos sens cèlent — qui sait? des fiertés infinies;
Parallèles ainsi, nous possédons deux vies:
L'une est toute servile et vulgaire; elle fait
Du monde extérieur un fol et vain jouet;
L'autre vie est voilée, idéale, héroïque;
Belle et haute, elle tend le fruit d'or symbolique
Vers le mystique ciel de nos illusions
Elle seule, vois-tu, vaut que nous existions!

HENRI.

Rêve, ami!

ANDRÉ.

Comme un son très affaibli de cloches,
Il me vient, des lointains, de lents et doux reproches!
N'est-ce pas qu'on dirait que les fleurs ont gémi...?
Laisse-moi... Je voudrais être seul.

HENRI.

Pleure, ami!

Henri remonte: arrivé au fond à droite, il fait un geste de surprise en regardant vers la gauche, par delà la grille — André ne s'en aperçoit pas.

## SCÈNE II

ANDRÉ, seul.

Là-bas, au fond du val, sous le ciel opalin,
L'étang se met déjà son lourd collier d'étoiles ;
L'air est plus embaumé, sonore et cristallin !
Bleue et claire, la nuit étire ses longs voiles

Il se lève.

La paix descend. Le parc, où riait notre enfance,
Se souvient que jadis il nous fut confident ;
Il sait que, dans mon être, il entre en ce moment
Plus d'ennui que le soir n'enferme de silence.

Je veux croire qu'ici, lente, Jane s'avance,
Une touffe d'œillets fleurit entre ses doigts...
Et c'est tout mon vieux cœur et c'est tout l'autrefois
Que Jane serre ainsi, dans sa main, en silence.

Son sourire est plus grave et sa grâce est moins frêle ;
Mais le soleil du soir est le même soleil
Que celui qui dora l'aube du ciel vermeil
Et le même prestige émane toujours d'elle.

Non, elle n'est pas là. Mais chaque fleur embaume
Comme jadis. — Un soir, un soir, elle viendra :
La grille du jardin sans effort s'ouvrira
Et Jane entrera, blanche ainsi qu'un blanc fantôme.

Sur ces derniers vers, Jane est entrée ; elle fait jusqu'à la fin de la scène, les mouvements qu'il indique.

Aux jours clairs de jadis, ainsi je l'attendais ;
Comme deux vols d'oiseaux, ma pensée et la sienne
Se mêlaient tout d'abord et ce n'était qu'après
Que, tremblante, sa main s'approchait de la mienne.

Ainsi qu'une déesse en quelque bois sacré
Elle venait muette, amoureuse et hautaine ;
Dans ma nuque soudain, je sentais son haleine
Et sa voix me disait : « C'est moi, mon cher André »

Il pleure.

## SCÈNE III

JANE. — ANDRÉ.

JANE, répétant.

« C'est moi, mon cher André »

ANDRÉ, éperdu.

Vous ! ô mon Dieu ! c'est elle !

Il tombe à genoux et porte à ses lèvres, le bas de la robe de Jane.

Soyez bénie ! ô vous, pitoyable et si belle !
Mon cœur vivifié vous devina venir ;
Ainsi que pour prier, mes mains veulent s'unir !

Il se relève.

O Jane, me voici... Je vous aime !

JANE.

Je t'aime !

Ils tombent enlacés.

J'ai souffert loin de toi.

ANDRÉ.

J'ai tant souffert moi même !

JANE.

Mais j'attendais sans peur l'heure de te revoir...
Le sort me fut méchant...

ANDRÉ.

Je ne veux rien savoir ;
Ne dis rien : rien n'est plus ; je pleure et je suis ivre..
O soleils d'autrefois ! il me semble revivre,
Dans l'instant où je suis, tant de jours révolus,
Que le passé seul est, et le présent n'est plus !

JANE.

Ne me dis rien ; par toi je suis et par toi j'aime !
Ce doux et pur amour est au fond de moi-même
Comme un parfum de fleur gardé dans du cristal...

ANDRÉ.

Rien n'est qui soit meilleur, rien n'est qui soit égal !
Ce n'est pas du réel que l'on vit, c'est du songe.
Ne me dis rien : tout ce qui trompe et ce qui ment
Me protège à cette heure indéfectiblement :
Seul le mensonge est vrai, le vrai n'est que mensonge!

JANE.

Ne me dis rien : vivons ce songe pour nous deux !
O rêves des avrils, rêves purs et farouches
Qui, comme des aiglons, volâtes de nos bouches,
Ressuscitez pour nous, pour nos cœurs hasardeux !

ANDRÉ.

Nos deux âmes d'enfants, nos simples âmes blanches,

Nous les retrouverons au chêne radieux
Où la première fois j'ai baisé tes grands yeux,
Nous les retrouverons, vierges parmi les branches.

JANE.

Graves et frémissants de notre émotion,
Nous nous prosternerons devant l'aurore blonde
Et nous nous sentirons palpiter sur le monde,
Comme au jour primitif de la création.

ANDRÉ.

De nos chers souvenirs, pieux et nostalgiques,
Nous saurons reforger les mots sacrés d'amour
Que chacun croit avoir inventés à son tour
Et qui nous ont hantés, pareils à des musiques,

JANE.

Lorsque s'embrasera le couchant somptueux,
Je verrai l'incendie en ses rouges nuées
Passer dans ta prunelle en flammes remuées
Et je réchaufferai mon âme dans tes yeux !

ANDRÉ.

Quand le vent fanera les lents baisers des roses,
Des halliers haletants et des rocs sourcilleux,
Nous entendrons monter ce credo merveilleux
Que, par milliers de voix, chante l'âme des choses...

On sonne à la grille — Ils s'arrêtent interdits.

JANE, l'observant.

Qu'as-tu donc ? Tu pâlis ?

ANDRÉ.

Non, non !

JANE.

Réponds.

ANDRÉ, égaré.

Non, non !

A part.

Dieu ! si c'était... Christine ?

JANE, éperdue.

André, tu dis un nom ?

ANDRÉ, se ressaisissant et cherchant à l'entraîner dans l'ombre que fait à droite une charmille.

L'ombre de la charmille est invitante et douce,
Jadis j'y fis pour toi, tu sais, ce banc de mousse...

JANE, se laissant entraîner.

Réponds-moi... réponds-moi...

ANDRÉ, répétant les mots de tout à l'heure comme dans un rêve.

Seul le mensonge est vrai...

Pendant ce temps, Henri descend le perron, ouvre la grille, Christine paraît ; il l'entraîne vivement dans la maison en mettant un doigt sur ses lèvres. Elle entre sans les avoir vus.

JANE, à part elle.

Rêve, songe, mensonge.... Ah ! mon Dieu, je saurai...

Prise tout à coup d'un horrible soupçon.

Vous ne m'attendiez plus ..

ANDRÉ, vivement.

Si, je t'attendais, chère !

Un silence.

JANE, décidée.

Une femme est ici... je suis une étrangère !

Amèrement.

Le jour anniversaire était même oublié.

Elle pleure.

ANDRÉ.

Regarde ce coffret, ce papier déplié...
Ma passion, tu vois, s'était bien souvenue
Mais je n'osais pas, Jane, espérer ta venue...

JANE, n'écoutant pas.

Cette femme ? Qui ?... Non ! Dis-moi la vérité !...
Oh ! ne va pas, André, mentir par charité !

ANDRÉ, avouant d'une voix ferme et basse, dit lentement.

Je l'avais éloignée...

JANE, le regardant, les yeux agrandis.

Ah ! Dieu ! c'est l'aveu.

Elle fait mine de gagner la grille.

ANDRÉ, suppliant.

Jane !

JANE, le regardant de nouveau.

Suprême lâcheté ! l'amour qui se profane !

Elle fait encore un pas, en chancelant.

ANDRÉ.

Ne pars pas...

JANE, se redressant.

Je ne partirai pas ; je veux voir
Cette femme. J'attends.

Christine apparaît avec Henri et s'arrête au haut du perron.

ANDRÉ, la voyant, à lui-même.

Christine !

André va s'asseoir sous la charmille en se cachant la tête dans les mains.

Désespoir !

Pendant que Christine descend :

JANE.

Et c'est moi dont l'orgueil à ce point se ravale !...
Et je ne cède pas devant cette rivale !
Cœur infirme, cœur faible et sombre, cœur humain,
Comme on te connaît peu quand on te connaît bien.

## SCÈNE IV

ANDRÉ, JANE, CHRISTINE.

JANE, à André qui s'est levé.

Reprenez ce coffret, emportez-le sur l'heure.

André, regardant les deux femmes, fait un geste d'hésitation.

JANE.

Je ne veux pas que ce coffret ici demeure.

ANDRÉ.

Mais...

JANE.

Rassurez-vous : elle et moi n'avons pas peur.

CHRISTINE, gravement.

Va, le calme où je suis, André, n'est pas trompeur.

André s'en va.

## SCÈNE V

### JANE, CHRISTINE.

JANE.

Vous savez qui je suis ?

CHRISTINE.

Oh ! j'ignore, madame,
Votre nom, mais je sais que vous êtes la femme
Qui fut pour lui l'idole, au temps de ses seize ans ;
L'absence a la vertu de rendre séduisants
Les souvenirs ; ainsi, pour lui, l'idole
A pris, par distance, une neuve auréole ;
Vous êtes, à ses yeux, l'amour ennoblissant,
Dont l'apparition est un rayonnement,
Je vous vois, devant moi, hautaine et résolue...
Madame, vous êtes belle — et je vous salue !

JANE, *avec emportement.*

Que ne l'aimez-vous donc, comme je l'aimais, moi !

CHRISTINE.

Je parle, vous voyez, madame, sans émoi...

JANE, *se calmant.*

Oh ! ce n'est point du mal que je voudrais vous faire...
Pourtant, madame, ici vous êtes l'étrangère,
Dans l'ombre de ce parc, ma place se gardait...
Et je reviens chez lui comme un frère cadet
Rentre pieusement dans la maison natale,
Tout ici — pardonnez si ma phrase est brutale —

Vit l'éveil de nos cœurs rayonnant de clartés,
Là, notre âme s'ouvrit, pleine de charités
Et, comme des joyaux enchâssés de topazes,
Nous ciselions du rêve, ici, dans des extases!
Un voile se tendait entre la vie et nous :
Rien de vil, rien d'impur, de bas ou de jaloux
Ne troublait notre orgueil farouche et solitaire
Et nous ne savions rien des choses de la terre.
Vous qui vîntes depuis dans ce jardin fermé,
Est-ce ainsi, dites-moi, que vous l'avez aimé?

CHRISTINE, simplement.

Non, rien n'est héroïque en la simple aventure
Que peut-être le Sort à cette heure rature :
Nous deux, pour nous aimer, nous n'avons rien voulu;
Nous nous sommes croisés et nous nous sommes plu.
Vous, votre amour naquit et grandit dans la fièvre;
Le nôtre, André le prend tous les jours sur ma lèvre;
Vous donnâtes votre âme et moi, dans mes transports,
Offrant mon âme aussi, j'ai fait don de mon corps.

Elle s'anime.

Et je l'aime! et je l'aime, entière et sans la honte
Que la Faute répand, dit-on, quand on l'affronte;
Je l'aime... je ne sais... — je ne puis dire, hélas...
Car je cherche des mots que je ne trouve pas —
Ainsi qu'était aimé Jésus par les apôtres!
Mes droits à cet amour sont bien égaux aux vôtres
Et, tel que je l'ai fait, et telle qu'il me fit
Je le veux, je le veux et vous mets au défi...

Se calmant.

Pardon, madame...

Elle pleure.

JANE, *surprise, et doucement.*

Allez, vous l'aimez mieux peut-être
Que moi...

CHRISTINE.

Le Sort souvent nous est cruel et traître :
Heureuse, triste et douce en mon humilité,
Le mal qui vient de vous, l'ai-je bien mérité?
Pourtant, si vous devez être, madame, celle
Qu'il lui faut aux instants où la force chancelle,
Si vous pouvez porter, surtout, les faix trop lourds
De cet obscur ennui dont l'on pleure, les jours
Où l'heure ne vient pas que le cœur se pavoise,
Car l'amour se rebelle encor qu'on l'apprivoise,
Si d'un destin borné vous vous accoutumez,
Eh bien, eh bien, madame...

JANE.

Oh! comme vous l'aimez!

*André descend sans qu'elles le voient et les écoute.*

CHRISTINE.

Mais ne vous grisez pas par des mots dérisoires!
Mais ne bâtissez pas de projets illusoires!
Il faudra vous sentir la force de souffrir,
De souffrir pauvrement, vulgairement, d'aigrir
Au contact du réel un sentiment superbe!
Car ce n'est pas assez d'offrir des lys en gerbe
Non, ce n'est pas assez d'escalader les monts
Pour aller y cueillir les fleurs que nous aimons;
Madame, il est aussi bien des jardins moroses
Où ne croissent jamais les lotus et les roses,
Qu'ombragent tristement des massifs de sapins :

Les traverserez-vous avec lui, ces jardins?
Je l'y conduisis, moi ; souriant au poète,
J'écartais les buissons d'une main toujours prête...
Serez-vous à la fois et l'amante et la sœur?
Aurez-vous, pour l'aimer, l'attentive douceur?
Oh! si vous le pouvez, madame, je vous cède:
Qu'à mon affection votre règne succède!
Prenez-le si, par vous, il doit être adoré :
Vous ni lui ne saurez le jour où je mourrai
Et, quand je dormirai sous une humble pelouse,
Mon ombre de vous deux ne sera point jalouse...

JANE, comme en un rêve, à mi-voix.

Non, ce serait souiller tout ce passé de foi,
Je ne veux pas d'un cœur qui ne soit tout à moi!

CHRISTINE.

Eh bien! vous hésitez? Quoi! votre orgueil tressaille?

Tristement.

Ce feu dont vous brûliez n'était qu'un feu de paille?...

JANE.

Non, mais il se dévore lui-même, ce feu!
Je ne veux pas aimer comme le sort le veut!
Ailé pour les azurs éclatants et sublimes,
Mon rêve ne veut pas redescendre des cimes.

CHRISTINE.

Adieu, madame.

JANE.

Adieu! Vous m'avez fait bien mal.

Christine s'éloigne à droite, lentement, sans voir André. Un long silence. Puis André descend et s'approche vivement de Jane.

## SCÈNE VI

### ANDRÉ, JANE.

ANDRÉ, lui prenant la main.

Jane. . la Vie est la tueuse d'idéal
Et nous ne portons pas en nous assez de force
Pour goûter au fruit d'or dont elle fait amorce...
Elle m'a fait trop lâche et trop irrésolu
Et, si ce cœur faiblit, c'est qu'elle l'a voulu.

JANE.

Non, tu ne pourrais pas, sans m'avilir, chère âme,
— Car cette hypocrisie apparaîtrait infâme —
M'apporter un amour trop inégal au mien...
Ce que nous n'avons plus, c'est l'état ancien
Où nos cœurs étaient purs et vierges nos pensées!
Le miroir s'est terni des sources irisées...
L'Amour qui se leva pour nous à l'Orient,
Tu serais sacrilège en le parodiant.

ANDRÉ.

Pars, nous ne saurons plus l'extase souveraine;
Les astres qui marquaient notre route lointaine
Se sont l'un après l'autre éteints et refroidis,
Puisque la vie a pris nos candeurs de jadis!

JANE.

Il faut que nos deux mains, d'un ongle impitoyable,
Tandis que se cloront dans la nuit insondable

Nos chers, nos tristes yeux un instant amoureux,
Déchirent nos deux cœurs sanglants et douloureux.

*Christine paraît.*

ANDRÉ, *à part lui.*

Tu seras bien souvent en silence évoquée
O cœur rouge d'orgueil, grande âme inexpliquée!

JANE.

Oui, puisque sur les yeux du passé triste et cher,
Afin qu'il ressuscite aux baisers de ma chair,
J'ai collé vainement ma lèvre inconsolable,
Il faut bien, n'est-ce pas, croire à l'Irréparable!
De l'ombre d'où je viens je rentre dans la nuit.
Je m'en vais sans pleurer, sans espérer, sans bruit...

*Montrant Christine qui est descendue.*

Et puisque ces mains-là, douces et maternelles,
Ont su fermer pour toi les blessures cruelles
De notre amour d'enfant, — eh bien, mon Dieu, mon [Dieu!
Aime-les, aime-les — Aimez-vous bien. — Adieu...

Imprimerie Générale de Châtillon-s-Seine. — A. Pichat.

THÉATRE DE CAMPAGNE, recueil de comédies de salon (9 séries ont paru). Chaque série formant 1 vol. grand in-18, est vendue séparément. — Prix. . . . . . . . . . . . . 3 50

LE THÉATRE A LA VILLE, recueil de comédies en un acte, par E. Ceillier, gr. in-18. . . . . . . . . . . 3 50

LA PEUR DE L'ÊTRE, comédie en 3 actes, par Emile Moreau et Pierre Valdagne (Menus-Plaisirs), in-18. 2 »

THÉATRE DU JEUNE AGE, recueil de comédies enfantines, par Mme Bellier, 2 vol. ; chaque vol . . . . . . 3 50

LA PAIX DU MÉNAGE, comédie en 2 actes, par Guy de Maupassant (Comédie-Française), 1 vol. in-18 . . 3 50

MUSOTTE, comédie en 3 actes, par Guy de Maupassant et Jacques Normand, 1 vol. gr. in-18. . . . . . . . 3 50

« ALLO! ALLO! » comédie en un acte, par Pierre Valdagne (Vaudeville), in-18 . . . . . . . . . . . . 1 50

DANS UNE LOGE, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Déjazet), in-18. . . . . . . . . . 1 50

ENTRE AMIS, comédie en un acte, par Ludovic Denis de Lagarde (Gymnase), in-18. . . . . . . . . 2 »

LA COMTESSE SARAH, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . . . . . . . 2 »

SERGE PANINE, pièce en cinq actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18 . . . . . . . . . . . . . . 2 »

LE MAITRE DE FORGES, pièce en quatre actes et cinq tableaux, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. 2 »

LA GRANDE MARNIÈRE, drame en huit tableaux, par Georges Ohnet (Porte-Saint-Martin), in-18 . . . 2 »

DERNIER AMOUR, pièce en 4 actes, par Georges Ohnet (Gymnase), in-18. . . . . . . . . . . . 2 »

PHRYNÉ, opéra-comique en 2 actes, par Augé de Lassus (Opéra-Comique), in-18. . . . . . . . . . . . 1 »

POUR UN RIEN! saynète, par Jean Berleux . . . . . . . . . . 1 »

QUI ?... comédie en un acte, par Paul Bilhaud . . . . . . . . . . 1 50

LE RESTAURANT BEAUFUMET, comédie en un acte, par Eugène Cellier . . . . . . . . . . . . . . 1 »

POUR QUAND ON EST DEUX, recueil de comédies, par Colias. . . . 3 50

POUR CASINOTER, saynètes et m[...] logues, par Félix Galipaux . [...]

LA CHARBONNIÈRE, drame en [...] par Hector Crémieux et P. [...] celle. . . . . . . . . . . [...]

LA MÉGÈRE APPRIVOISÉE, com[...] 4 actes, par Paul Delair . [...]

SOURDS-MUETS, drame en 1 a[...] Gaston Devore . . . . . . [...]

TENTATION, comédie en 1 a[...] Gaston Devore. . . . . . [...]

PHRYNÉ, scène grecque, par [...] Donnay (Chat noir) . . . [...]

FOLLE ENTREPRISE, comédie [...] te, par Maurice Donnay. . [...]

MODERNE MÉDÉE, par Léon [...] sis, drame en trois actes. [...]

LA PART DU MARI, comédie e[...] par Pierre Soulaine et Em[...] zel (Vaudeville) . . . . . [...]

LE TANDEM, comédie en 2 ac[...] L. Trézenik et P. Soulaine [...]

LES DAMES DU PLESSIS-ROUGE [...] en 5 actes et 6 tableaux, p[...] Gandillot . . . . . . . . [...]

UNE FEMME FACILE, comédie e[...] par Léon Gandillot . . . . [...]

ASSOCIÉS, comédie en 3 act[...] Léon Gandillot. . . . . . [...]

LES AMANTS LÉGITIMES, com[...] 3 actes, par Ambroise Ja[...] Marcel Ballot . . . . . . [...]

LE TROISIÈME LARRON, com[...] 1 acte, par René Lafon . . [...]

OMPHALE, pièce en 3 actes, pa[...] de Saussine . . . . . . . [...]

AU DÉGLIN, à propos en 1 a[...] Jacques de Nittis. . . . . [...]

AMOUREUSE, comédie en 3 ac[...] Georges de Porto-Riche. . [...]

LES PIEDS NICKELÉS, un a[...] Tristan Bernard . . . . . [...]

EDEN-PARTY, scène biblique p[...] Redelsperger. . . . . . . [...]

CRÉANCIERS, tragi-comédie ; [...] drame en 1 acte ; *On ne j[...] avec le feu*, comédie en 1 a[...] Aug. Strindberg . . . . . [...]

PÈRE, tragédie en 3 actes ; *Le*[...] pièce en 1 acte, par Auguste [...]berg. . . . . . . . . . . [...]

LES RICOCHETS DE L'AMOUR, c[...] en 3 actes, par Albin Val[...] et Maurice Hennequin . . . [...]

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. — A. PICHAT.